



FIFA
Une bibliothèque au milieu
de l'immensité
Page F 2



CHRONIQUE
Tant de mots pour une seule
chose triste
Page F 4

CAHIER
F

LIVRES

les mots des autres

*Pourtant essentiels,
les traducteurs sont les grands
oubliés du monde littéraire*

CAROLINE MONTPETIT

C'est par eux que les œuvres nous arrivent, de langues et de contrées lointaines. Par eux que nous avons fréquenté de grands auteurs comme s'ils étaient tout près de nous.

Les traducteurs de littérature, à qui l'on doit tant, sont pourtant de grands oubliés. Le poète Michel Garneau, qui a traduit et adapté autant Shakespeare que Leonard Cohen, et qui vient de publier un recueil intitulé *Poèmes du traducteur* à L'Hexagone, s'amuse d'ailleurs parfois à demander: «Vous avez lu Dostoïevski. Ah bon? Et dans quelle traduction?», ce à quoi la personne interrogée ne sait la plupart du temps pas quoi répondre.

Traduire n'est pourtant pas un art facile. Traduire, c'est assurer la représentation d'un écrivain devant un public qui autrement ne l'aurait pas connu. C'est toucher la voix d'un auteur et lui donner une autre langue sans trahir sa pensée. Cela demande une excellente connaissance des deux langues.

C'est un défi et une responsabilité.

Pour Michel Garneau, la traduction est un geste politique, «pour aider notre langue à devenir libre», dit-il. Et sa première traduction a été une œuvre du dramaturge américain Edward Albee, *Zoo Story*, dans les années 60. «Marcel Sabourin voulait monter ce texte très typique des années 60, mais il n'avait pas pu avoir les droits de l'agent new-yorkais, parce que la pièce était déjà jouée à Montréal en anglais. L'agent ne comprenait pas qu'il y avait deux villes de Montréal, l'une française et l'autre anglaise», se souvient-il. Sa traduction d'Albee n'a finalement jamais été jouée, mais Michel Garneau avait découvert la nécessité de traduire.

«J'ai bien constaté qu'on ne connaissait Albee que dans les traductions françaises faites à Paris, dit-il. Ces traductions sont très mal faites. Les Français sont à mon avis les pires traducteurs au monde à cause d'un sentiment exacerbé de leur légitimité. Tandis que nous sommes très humbles devant les autres langues.»

Plus tard, c'est à Shakespeare que Michel Garneau s'attaquera,

en traduisant *Macbeth* en n'utilisant que des mots recensés dans le *Glossaire du parler français au Canada*, qui détaille la langue parlée au Québec entre 1900 et 1930. «Les gens pensaient que j'avais inventé des mots, mais j'ai été très rigoureux», dit-il.

En utilisant cette langue, Garneau voulait rendre à Shakespeare la verdeur de son langage, qui était, à l'époque du dramaturge anglais, très jeune et très nouveau. «La langue qu'utilise Shakespeare n'était pas parlée soixante ans avant lui. Il écrit dans une langue vivante. A cette époque, à la cour d'Angleterre, les nobles se piquaient d'ailleurs de parler français.»

Musical, populaire, Shakespeare est d'ailleurs depuis cette époque souvent édulcoré ou censuré, dit Garneau.

Fidélité avant tout

La fidélité est une qualité incontournable du traducteur, soulignent

ceux qui pratiquent cet art, même si, en France au XVIII^e siècle, un courant de traduction qu'on appelle «les belles infidèles» soutenait qu'on pouvait adapter librement des œuvres au goût du jour et du lieu de traduction. C'est ainsi que Voltaire, par exemple, a volontairement retranché des scènes comiques des œuvres tragiques de Shakespeare, sous prétexte qu'en France la tragédie ne tolérât pas ce genre d'écart, explique Lori Saint-Martin, professeure de littérature et écrivaine, qui a gagné de nombreux prix de traduction avec son associé Paul Gagné. Tout récemment, le couple a remporté le Prix du Gouverneur général pour sa traduction de *Dernières notes*, de l'auteure canadienne d'origine hongroise Tamas Dobozy, publiée aux Allusifs.

«Les gens pensaient que j'avais inventé des mots, mais j'ai été très rigoureux»

Mais l'infidélité est une école de pensée qui n'est plus très suivie en traduction, et les traducteurs essaient en général aujourd'hui de

demeurer le plus près possible de l'œuvre originale, ajoute-t-elle. «On essaie de voir comment l'auteur aurait fait en français, s'il avait fait son livre en français. Il faut déployer les ressources du français à cet essai», dit-elle.

Traduire un texte en une autre langue pose des défis que les non-initiés connaissent mal. Ainsi Michel Garneau a-t-il peiné à traduire les titres de deux recueils de poésie de Leonard Cohen, lui-même Montréalais, qui insiste pour que ses œuvres soient traduites par un Québécois. Le premier titre, *Stranger Music*, est devenu *Étrange musique étrangère* et le second, *Book of Longing*, est devenu le *Livre du constant désir*.

«Je suis poigné avec des langues ennemies», dit Michel Garneau, précisant que le français a des origines latines tandis que l'anglais a des racines germaniques. «Quand on prend un recueil de poésie en traduction, la version française est toujours un peu plus longue que la version anglaise, dit-il. C'est frustrant.»

Lori Saint-Martin ajoute que les répétitions, qui sont fréquentes dans les textes anglophones, sont moins tolérées chez

les éditeurs francophones.

Pour Michel Garneau, «toute traduction est locale». Mais Lori Saint-Martin et Paul Gagné doivent fréquemment travailler sur des traductions qui sont produites en coédition, soit à la fois par un éditeur québécois, pour le Québec, et un éditeur français, pour la France. Cette formule, si elle a l'avantage de préserver le marché des éditeurs québécois et de limiter les coûts pour les éditeurs français, pose des problèmes de traduction pour les artisans, qui doivent fournir le même texte des deux côtés de l'Atlantique. Par exemple, alors que les Français disent «plan de travail» pour parler d'un «comptoir de cuisine», les Québécois parlent d'un «stationnement» au lieu d'un «parking», et d'un «courriel» pour un «mail». Ces problèmes donnent lieu à d'étranges négociations entre éditeurs québécois et français, dit Lori Saint-Martin. «On peut dire: "On va vous donner le plan de travail et vous nous donnez les bleuets"», raconte-t-elle.

VOIR PAGE F 2: MOTS

Écrire la médecine

LOUIS CORNELIER

En préface au *Livre de la médecine* (Le Pommier, 2001), Michel Serres s'avoue fasciné par les têtes des médecins. Chacun d'entre eux, explique-t-il, en a deux: l'une dans la science et l'autre dans l'expérience. «Bref, poursuit-il, les vibrations subtiles entre l'idée générale et la personne concrète, la notion stable et la mouvance de la singularité irréductible font de vous des Aristote indéfiniment contemporains, je veux dire des sages qui savent que l'individu résiste en substance aux idéalisés pourtant nécessaires à sa compréhension et que nous ne pouvons saisir la vie sans ce double apport contradictoire.» Cette expérience de la double tête médicale est bellement racon-

tée dans *Un léopard sur le garrot*, chroniques d'un médecin nomade, du romancier et diplomate français Jean-Christophe Rufin. «La médecine, annonce ce dernier, est le véritable sujet de ce livre. Qu'on veuille bien me pardonner d'y parler beaucoup de moi; c'est le seul moyen que j'aie trouvé pour parler d'elle.» Et il en parlera avec une force d'évocation et une intelligence peu communes.

Si, comme il le souligne au passage, Rufin n'a pas eu l'enfance d'un chef, il peut toutefois revendiquer d'avoir eu l'enfance d'un médecin. Elevé par un grand-père résistant rescapé de Buchenwald, qui exer-

cait cette profession à l'ancienne, Rufin n'hésite pas à dire qu'il est «né dans la médecine, comme d'autres voient le jour au bord de la mer, au flanc d'une montagne ou dans les champs». En admiration devant cet homme qui ne lui parle presque jamais et que tous traitent avec déférence, le futur romancier fait alors une découverte. Comme Clémentine, dont le portrait figure dans le bureau de son grand-père parce qu'il a sauvé la France, son héros familial doit lui aussi sa reconnaissance au fait d'avoir sauvé des vies. «La médecine, écrit Rufin, pratiquait donc un petit et au quotidien ce qu'il était

donné à un homme politique de réaliser en grand et rarement à l'échelle d'un pays entier. Cette équivalence entre la médecine et son rôle social, ce qui pour moi plus tard devait porter le nom d'engagement, s'imposera donc très tôt dans mon esprit.»

Il lui faudra, toutefois, passer par bien des détours pour concrétiser cet élan de jeunesse. Après avoir oublié la médecine lors de son adolescence parisienne, il renouera avec elle en 1967, à l'occasion de la médiatisation mondiale de la première greffe du cœur, tentée par le chirurgien sud-africain Christiaan Barnard. Sa vocation, avoue-t-il — et l'on retrouve là l'intuition de Serres —, était déjà double, nourrie de la médecine humaniste de son grand-père et de la médecine pionnière de

VOIR PAGE F 5: MÉDECINE



SEYLOU AFP

LIVRES

MOTS

SUITE DE LA PAGE F 1

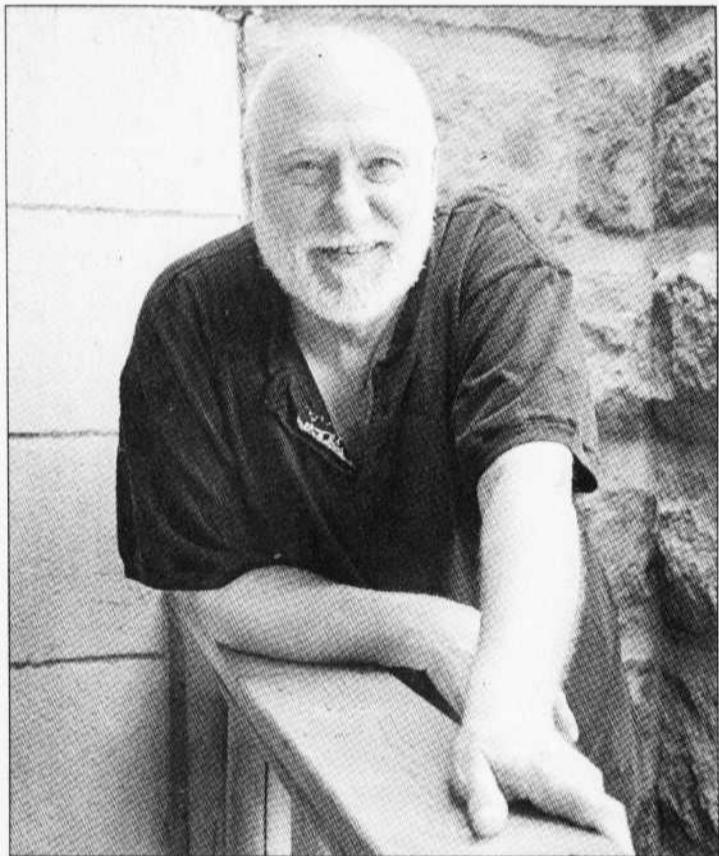
L'usage des jurons pose aussi problème: «tabarnak!» étant décidément trop québécois et «putain!», trop français. Cette «voix mitoyenne» qu'il faut trouver fait dire à certains traducteurs qu'ils doivent écrire une langue qui n'est finalement parlée nulle part, une langue qui serait parlée au beau milieu de l'Atlantique, ou «au Groenland», confirme Lori Saint-Martin.

Astreignant, peu reconnu, le métier de traducteur exige beaucoup d'humilité de la part de ceux qui le pratiquent, bien que ceux-ci soient parfois, c'est le cas de Lori Saint-Martin et de Michel Garneau, également auteurs. Au moment d'accepter de traduire le dernier recueil de Leonard Cohen, Michel Garneau s'est d'ailleurs donné pour défi de composer un poème de son propre cru par poème traduit. C'est ce qui a donné le

très beau recueil *Poèmes du traducteur*, qui vient de paraître à L'Hexagone, une sorte de réponse ou de dialogue avec le recueil de Cohen. «*Quand je traduis, cela me met parfois de mauvaise humeur / parce que j'ai l'impression / que ça me vole des poèmes*», écrit-il dans un premier poème intitulé *Poème*.

Lori Saint-Martin, elle, considère que le métier d'écrivain et celui de traducteur doivent s'exercer à différents moments, pour ne pas y perdre son essence et parce que, chaque fois qu'on change d'auteur à traduire, il faut changer de voix et, le temps d'un texte, oublier la sienne...

Le Devoir
POÈMES DU
TRADUCTEUR
Michel Garneau
Éditions de l'Hexagone
Montréal, 2008, 353 pages



Michel Garneau en 2004

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ROMAN QUÉBÉCOIS

«Ho! Hisse! Ho!»

SUZANNE GIGUÈRE

«*Le sexe, l'alcool, le sang. Les trois moments dionysiaques de la vie humaine: on n'échappe ni à l'un ni à l'autre.*» C'est par cette citation brûlante de Cesare Pavese que nous entrons dans *Lomer Odyssee*, un roman rempli de bruit et de fureur d'aimer qui fera décoller le lecteur le plus blasé. Ce conte tragique met en scène les amours improbables d'un Ulysse des temps modernes avec une Pénélope au tempérament enflammé. La première page tournée, on ne lâche plus ce roman. Jusqu'à la fin, grandiose.

Ivre sarabande

Jeune marin, Lomer bourlingue depuis des mois quand son cargo fait escale dans un port du Sud-Est asiatique. Un cri tonitruant attire son attention. Du haut du bastingage, il aperçoit le long du quai une femme pliée en deux, se traînant, le visage ensanglanté. La prostituée est laide, deux fois plus vieille que lui, édentée. Elle fait partie de ceux qui ont vécu et qui se foutent de leur propre gueule «*parce que c'est leur âme qu'ils offrent, et rien d'autre.*» Coup de foudre de Lomer pour celle qu'il appelle déjà affectueusement la Gueuse. Il vole jusqu'à elle. «*C'est à travers elle que je respirais [...] Fou, vous comprenez?*»

Après une virée bien arrosée —

«*ivre sarabande*» — dans les bas-fonds du port, Gueuse disparaît. Pour survivre, Lomer devient écrivain des docks. Dans ces lettres d'autrui il s'adresse à sa dulcinée, quand l'impensable retentit derrière lui: «*C'est à moi que t'écris, Petit? Son rire a enseveli le port, et moi, j'ai pleuré.*» Gueuse l'entraîne dans une échoppe crasseuse. Là, un artiste malais tatoue son nom sur le sexe bandé de Lomer. «*Pendant qu'il rapetissait, les lettres tatouées là se sont mises à s'amalgamer, formant, comme par magie, le dessin émouvant d'un petit cœur, rouge.*» Le rire de Gueuse, rabelaisien, envahit l'atelier: «*Tu es mon homme maintenant, Petit!*»

Ils mangent, dansent sous la pluie chaude, «*mon Dieu, que je l'aimais... que je l'aime, que je l'aimerai. Toujours.*» Le poids des mots chez Lomer. Chacun est si rare, si lourd de sens, qu'il en devient définitif. Les aventures insolites se multiplient. Nous retrouvons le couple dans une barque volée, sur «*une mer moussante*», riant à perdre haleine, pendant que le bouchon d'un magnum saute vers le ciel. Quelques heures plus tard, leurs yeux s'ouvrent: GARGANTUA. Un cargo grand comme une montagne avance droit sur eux. Petit pousse Gueuse par-dessus bord et la suit au moment où le navire coupe leur barque en deux.

Rescapés, le soir même ils se lancent à corps perdu dans l'ivresse poétique et physique, à

l'intérieur d'une vieille épave rouillée qui sent la sueur, le cambouis et les vapeurs âcres du diesel. Nuit d'excès au cours de laquelle Petit fait le récit de son dépuçelage (il n'a que seize ans), ode passionnée au sexe de la femme, «*ce lieu de délice et d'ombre, ce patio d'ardeur*» (célèbre poème d'Alfred de Musset), versée dans une écriture hallucinée de plaisir et de chair, secrète alliance du fauve et du nuptial. Les mots explosent en miettes et Petit, de plaisir. Il s'évanouit: «*Mais qu'est-ce qui m'avait pris d'ainsi mourir presque? C'était donc cela, jouir, une mort immense?*»

Dans ce roman excessif rythmé par les beuveries et les fumeries d'opium, rempli de carnivals tristes et de chagrins radieux, Petit et Gueuse devront affronter jusqu'à la fin, dans une étonnante variation du classique d'Homère, le Cyclope, la magicienne Circé, les sirènes au chant mortel, les monstres Charybde et Scylla, et bien d'autres encore.

Humour tendre et ravageur

Cinquante années ont passé. Petit navigue toujours. Le monde a changé, avec «*tous ces horizons de guerre éclairés par les bombes*». Le marin pense toujours à son incommensurable amour: «*J'avais aimé une fois, et tellement que j'en avais été vidé, de l'amour qu'en moi j'avais [...] elle était morte, ma*

Gueuse, en apportant mes mots aussi, avec mon cœur et mon âme.» De retour dans le port où ils se sont rencontrés, après un dernier «*hoquet de bonheur*» auprès d'une jeune Démone, Lomer va rejoindre Gueuse dans les eaux noires du port. Pendant qu'au loin l'horizon s'éclaire.

Un style délié, rapide, empreint d'un humour tendre et ravageur (impossible de réprimer ces envies de rires francs et sincères que nous inspirent certaines scènes), une recherche constante de l'image pour frapper l'imagination du lecteur (un géant momifié se transforme en radeau, une joute de croquet des dockers se termine en jeu de massacre, les amants noyés remontent vers le soleil), des personnages délirants à l'entêtement communicatif, tous ces éléments concourent à la formidable réussite de *Lomer Odyssee*. On en recommande, de cette littérature jubilatoire. «*Ho! Hisse! Ho!*»

Grand aventurier dans l'âme et amoureux de l'Asie, Pierre Gariépy a fait du journalisme, du cinéma, de la photo. Il écrit des romans. Son père, Lomer, et son grand-père étaient marins.

Collaboratrice du Devoir

LOMER ODYSSEE
Pierre Gariépy
XYZ éditeur, «Romanichels»
Montréal, 2008, 120 pages

FIFA

Point de vue sur désert blanc

CAROLINE MONTPETIT

Cela commence par une silhouette rouge. Une petite silhouette humaine qui s'agit dans un désert blanc. La dimension de l'homme au milieu de l'Antarctique. *Library on Ice*, court métrage présenté dans le cadre du Festival international du film sur l'art, est l'histo-

re d'un sculpteur de Cologne, Lutz Fritsch, qui accompagne des scientifiques en mission dans l'Antarctique pour leur construire une bibliothèque au beau milieu de l'immensité. Une bibliothèque installée dans un conteneur, mais où est taillée une fenêtre qui permettra à ceux qui la fréquentent de jouir d'une vue sur l'extérieur, d'une vue sur un nulle-

point infini. Car ces chercheurs, explique le sculpteur, sont confinés durant quinze mois, dans le cadre de leurs fonctions, dans une station souterraine de l'Antarctique, avec pour toute lumière celle des néons artificiels. Et quand ils sortent dehors, c'est, bien sûr, pour affronter des températures extrêmes.

Toutefois, *Library on Ice*, c'est plus que la simple histoire de la construction de cette petite bibliothèque, avec une petite fenêtre de 50 par 70 centimètres, au milieu du néant. C'est la rencontre de l'homme avec lui-même, dans un espace qui lui est complètement inhospitalier. Au fil des jours, l'homme qui fréquente ces lieux se déteste d'une certaine mémoire sonore stockée en lui-même, la mémoire vive des bruits des klaxons ou des voitures, qu'il a rapportée de la ville. Survient le silence glacial des lieux.

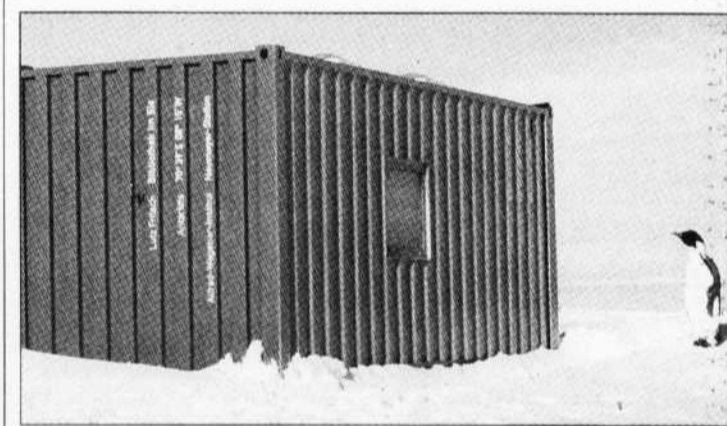
Parmi les questions les plus cruciales qui se sont posées au concepteur de cette bibliothèque sur glace se trouvait celle de la couleur qu'elle prendrait. Après une longue réflexion, c'est le vert qui s'est imposé, couleur de désir, petite tache de vie au milieu de la blan-

cheur des lieux. Quelques dégradés de vert, avec du rouge sur le toit et sur le plancher. Sur les rayons de cet endroit que l'artiste qualifie d'«*arche de Noé*» se trouvent des livres qui ont été donnés par différentes personnes précisément pour être lus dans ces lieux, dédiés par leur donateur.

Plus encore que la présence de cette bibliothèque, c'est la réflexion de l'artiste sur l'espace et sur les icebergs qui est intéressante. «*Je me demande comment les scientifiques se protègent de leurs émotions*», se demande-t-il, dans ce milieu où l'homme n'a pas sa place, qui n'est pas à son échelle. Dans ce contexte de vie au-delà de la vie, les icebergs, avec leur passé architectural, leur lumière, leur individualité, deviennent presque des amis. Et lorsque l'artiste reviendra dans le fracas de la vie urbaine, ce sont ces icebergs qui lui manqueront le plus.

Le Devoir

Library on Ice, le mercredi 12 mars, à 21h30, au Musée d'art contemporain et le dimanche 16 mars, à 16h30, au cinéma ONF



Une scène de *Library on Ice*

SOURCE FIFA

LE ROI EST SOURCE DE TOUTE JUSTICE



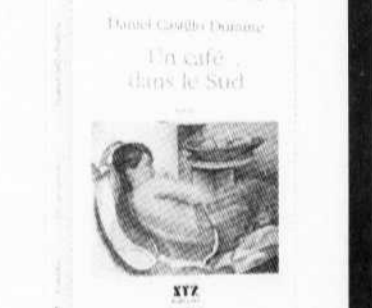
En examinant comment et pourquoi les volontés du roi ont été utilisées pour exiler arbitrairement au Canada des fils de famille et des faussauniers (contrebandiers de sel), Josianne Paul détermine la manière dont les ordres du roi ont pu servir les intérêts coloniaux dans une perspective politique et économique au cours du XVIII^e siècle.

232 PAGES, 15,00 \$, ISBN 978-2-89448-259-3

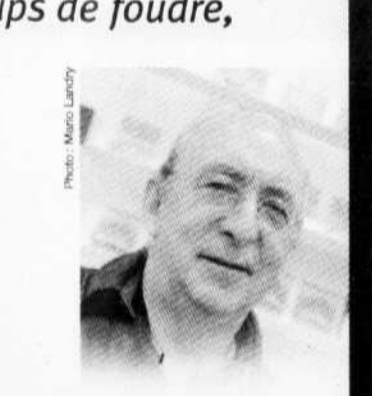
SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

XYZ éditeur

félicite Daniel Castillo Durante, auteur de *Un café dans le Sud*,



et Claude Le Bouthillier, auteur de *Karma et coups de foudre*,

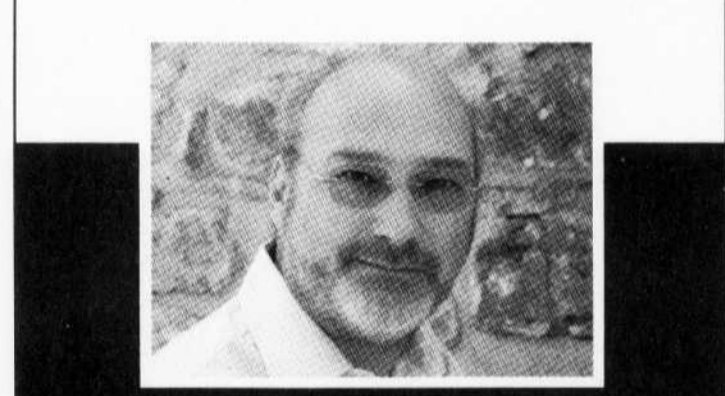


finalistes au Prix des lecteurs Radio-Canada 2008.

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Bernard Demers
Psychopathologie de la gestion
152 pages, 18 dollars



Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous donne rendez-vous aux **Midis littéraires** de la Grande Bibliothèque

Rencontre avec l'écrivaine **Andrée Laberge** animée par Aline Apostolska

Andrée Laberge, auteure de trois romans dont le dernier, *La rivière du loup*, a été couronné en 2006 par le Prix du Gouverneur général, dans la catégorie romans et nouvelles. Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, une série de conversations avec des écrivains d'ici et d'ailleurs.

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
le jeudi 13 mars 2008
de 12 h 30 à 14 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Métro Barri-UQAM
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028
Entrée libre
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales Québec

LITTÉRATURE

Sur le fil du rasoir



Danielle Laurin

Tombera, tombera pas? On est sur les dents. Tout est possible, tout peut arriver, tout peut basculer. L'incertitude plane, jusqu'au bout, dans *Tout m'accuse*.

Pari réussi. Ce n'était pas évident, c'était risqué. Ça manque d'unité, qu'on se dit, au début. C'est déstabilisant. Ça change de narrateur, d'univers, de pays... Pourquoi?

Ça s'enlise dans de petits détails, qui semblent anodins. C'est voulu? On s'en va où, là, avec qui? Et puis, mine de rien, on s'habitue. On se fait à l'idée.

Trop tard pour reculer. On est pris dans le filet. On est dans la tête d'étranges personnages, qui cachent quelque chose, chacun de leur côté. Quoi?

D'abord, c'est un homme qui parle. Un Belge, qui vit à Montréal, seul avec son chat. Il a 49 ans, travaille comme archiviste dans un hôpital. Il

a de drôles de manies. Peu à peu, il va se dévoiler.

Pas tout de suite. Avant d'en savoir plus sur le bonhomme, on va faire la connaissance d'une artiste, une jeune peintre montréalaise. Qui, lors du vernissage de sa meilleure amie, rencontre un gars séduisant, qu'elle trouve pédant. C'est elle qui parle cette fois.

Puis, retour dans l'appartement du Belge. Qui s'entretient au téléphone avec sa maman restée en Belgique. Qui l'écoute parler, plutôt. Bla-bla-bla. Fin de la conversation, nous voici maintenant chez la mère en question. Dans son délire à elle.

Et ainsi de suite. Il y aura aussi un vieil homme qui entrera en scène. Le mari de la femme. Le père du Belge. Tous les morceaux vont finir par s'emboîter. Il suffit d'être patient. D'accepter la part de mystère de chacun. Il suffit de les laisser parler, de les observer, aussi, à travers les yeux des autres.

On comprend, finalement. On comprend que celui-là, qui est maniaque de ménage, est un obsessif compulsif. Qu'il est incapable de résister à la tentation de fouiller dans la vie des gens. Qu'il est un voyeur solitaire, en fait. Il erre dans la ville, la nuit, pour meubler son insomnie. Il épie les gens, pour mettre le doigt sur leur vulnérabilité. Ça le rassure,

sur lui. Il vit par procuration. Franchir le mur des apparences, c'est ce qu'il veut à tout prix.

Ainsi: *J'avais un besoin immense de voir la véritable face des gens. Et ce pouvoir que je me confiais, celui de regarder sans être vu, me donnait un sentiment de divinité tout à coup doucereux, comme un baume sur mon propre chagrin...*

Son chagrin, il vient de loin. De l'enfance, vous pensez bien. Un père absent, qu'il n'a plus vu à partir de 11 ans. Qu'il croit mort. C'est ce que lui a toujours dit sa mère, une femme possessive, contrôlante à l'excès. C'est pour la fuir, elle, que l'homme a quitté la Belgique pour le Québec. Exactement comme son père avant lui. C'est ce qu'on comprend. Comme on comprend, de l'intérieur, le désarroi de la mère. Et la culpabilité qu'elle ressent.

Tout cela, on le découvre petit à petit dans *Tout m'accuse*. Comme on découvre petit à petit ce que vient faire dans cette histoire la jeune artiste peintre du début. Elle ne l'a pas eu facile, elle non plus. Elle a combattu l'anorexie. Elle se débat toujours avec ses monstres intérieurs, sur ses toiles. Elle se bat constamment contre elle-même, pour ne pas tomber amoureuse. Surtout, ne

pas s'attacher. Un cas, je vous dis. Un cas tout indiqué pour piquer la curiosité d'un obsessif compulsif fasciné par la vulnérabilité de ses semblables, oui. Si ces deux éclopsés pouvaient mutuellement se servir de bouées?

J'en ai déjà trop dit. Allez-y voir. Même si ça semble un peu tiré par les cheveux au détour, même si ce n'est pas tout à fait achevé, maîtrisé, c'est toujours juste dans le ton. C'est dense, c'est profond. C'est fort.

C'est le troisième roman de Véronique Marcotte. Elle vient de Trois-Rivières, elle a trente ans et des poussières. Elle a un faible pour les désaxés, les écorchés, aucun doute là-dessus. Elle a surtout le don de les faire parler. De les incarner. De restituer le moment charnière où tout se joue pour eux. Tombera, tombera pas?

Elle nous tient en haleine, elle en rajoute, elle se tient là, au bord de la folie, et nous aussi. Elle a un vrai talent, Véronique Marcotte. Une auteure à suivre, assurément.

Collaboratrice du Devoir

TOUT M'ACCUSE

Véronique Marcotte
Québec Amérique
Montréal, 2008, 233 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'amour de moi

CHRISTIAN DESMEULES

Les romans, y compris les plus mauvais, peuvent servir à tout. C'est bien connu. Même à passer les temps, à redresser de vieux meubles ou à allumer un feu. Même à défendre une idée.

Combattre «l'inflation contemporaine du moi», c'est l'ambition avouée de cet objet littéraire destiné à l'édification morale et intellectuelle de ses lecteurs. Ni traité ou précis, encore moins manuel de savoir-vivre, *L'Impudeur*, premier roman d'Alain Roy, docteur en littérature et directeur de la revue *L'incommodité*, est la lance d'un va-en-guerre délicat. Suivez le guide.

Misérable chargé de cours dans une université montréalaise — ce sont ses propres mots —, Antoine préfère les consolations de la littérature aux réalités quotidiennes d'un XXI^e siècle qu'il se plaît à mépriser ou, au mieux, qui l'indiffère royale. Il vient de terminer une thèse de doctorat consacrée à l'esthétique proustienne, soigne sa solitude et un burn-out. Sa vie, même à la dérive, il en a le contrôle.

Liaisons dangereuses

Jusqu'au jour où une belle et fraîche étudiante de premier cycle, archétype de la blonde sculpturale qui devrait faire baver tous les mâles, apparaît dans son champ de vision. Comme il se doit, la vertueuse et convoitée Vanessa se jette sur le seul homme qui n'ait pas tenté de la séduire: notre héros. Un gentil garçon dont le désir, à ses yeux, ne représente aucune menace.

Mais très vite, la «capricieuse déesse» se refuse à lui et préfère subliminer sa libido dans l'écriture de son roman. Roman qu'elle souhaite encore moins lui faire lire, sous le prétexte qu'elle serait «complètement tyrannisée» par son jugement critique. Bientôt tout à fait inhibée

par sa seule présence, la créature de rêve se décide à écrire la nuit, puis à louer un petit studio pour travailler. Ils ne se voient plus. Privations, privautés, jalousie et descente aux enfers: la vie d'Antoine ressemble de plus en plus à celle d'un personnage de Proust.

Maladivement amoureux, inexpérimenté à la puissance dix — preuve que la fréquentation assidue des grands auteurs n'apprend pas à vivre —, Antoine se désespère. *Je dois faire partie de ces hommes qui aiment trop*, avoue-t-il un jour à son ami et collègue Xavier, lui-même dévoré par ses propres illusions, et dont la vie amoureuse semble se réduire à des séances de clavardage avec une anonyme «Madame de Merteuil».

Cela jusqu'à ce que Vanessa Litrette se transforme d'un coup de baguette magique en Vanessa Du Bois, auteure de *Danseuse nue*, un roman-choc et sulfureux rapidement publié par les prestigieuses Éditions *** à Paris — excusez-moi pardon. Voilà le cœur du livre.

Né en 1965, auteur de deux précédents recueils de nouvelles — *Quoi mettre dans sa valise?* et *Le Grand Respir* (Boréal, 1990 et 1999) —, Alain Roy commente au moyen de la fiction la croissance incontrôlable du narcissisme et de l'exhibition. Cette «impudeur» à laquelle le titre fait allusion et qui s'introduit partout au moyen de témoignages, de romans autobiographiques, de télé-réalité, de débâche d'authenticité factice.

L'Impudeur se double aussi d'une réflexion aciculée sur l'amour, qui naît toujours, comme le croyait Lacan, de la rencontre de deux névroses. Occasion aussi d'un regard abrasif sur le petit monde d'un département d'études littéraires.

Mais on pourra surtout y voir, c'est une évidence, un commentaire ou une réponse aux postures média-

tiques et littéraires de Nelly Arcan — dont la trajectoire et les travers ont trop en commun avec la Vanessa d'Alain Roy pour qu'il ne s'agisse que d'un simple hasard.

Roman au cœur sec où flotte un léger parfum XVIII^e siècle, au ton volontairement ironique et déagé (le je, soutient son narrateur, «est la première personne de l'aveuglement»), *L'Impudeur* jette un constat froid mais spirituel sur la vie amoureuse désespérante et fr-

gide de trentenaires urbains, éduqués et... débranchés. Tout en posant, mais sans y répondre encore vraiment, l'énigme de l'impossibilité même de l'amour.

Collaboratrice du Devoir

L'IMPUDEUR

Alain Roy
Boréal
Montréal, 2008, 270 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 26 février au 3 mars 2008

ROMAN

| | |
|----|---|
| 1 | BORDERLINE Marie-Sissi Labrèche (Boréal) |
| 2 | LE FROID MODIFIE LA TRAJECTOIRE... Pierre Szalowski (Hurtubise HMH) |
| 3 | DECEPTION POINT Dan Brown (Livres de Poche) |
| 4 | LA ROUTE Cormac McCarthy (Olivier) |
| 5 | SANS RIEN NI PERSONNE Marie Laberge (Boréal) |
| 6 | LE VIDE T. 1 Patrick Senécal (Aire) |
| 7 | LA GRANDE TRIBU Victor-Lévy Beaulieu (Trois-Pistoles) |
| 8 | SOIE Alessandro Baricco (Gallimard) |
| 9 | LA PART DE L'AUTRE Éric-Emmanuel Schmitt (Livres de Poche) |
| 10 | IRISH COFFEE Carol Higgins Clark (Albin Michel) |

OUVRAGE GÉNÉRAL

| | |
|----|--|
| 1 | JE SUIS COMME JE SUIS : À CHACUN... Isabelle Nazare-Aga (De l'Homme) |
| 2 | LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent) |
| 3 | NOUVELLE TERRE Eckhart Tolle (Ariane) |
| 4 | PASTA ET CETERA À LA DI STASIO Josée Di Stasio (Fiammarion Québec) |
| 5 | PETITS TRUCS DE MARIE-JOSÉE... Marie-Josée Taillefer (La Semaine) |
| 6 | MISSION ANTARCTIQUE Jean Lemire (La Presse) |
| 7 | ANTICANCER : PRÉVENIR ET LUTTER... David Servan-Schreiber (Robert Laffont) |
| 8 | LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT Eckhart Tolle (Ariane) |
| 9 | STIMULEZ VOTRE SYSTÈME... Isabelle Huot (De l'Homme) |
| 10 | FILS DE BOURREAU Patrick Gosselin (La Semaine) |

JEUNESSE

| | |
|----|--|
| 1 | TILA T. 1 Patricia Juste (Intouchables) |
| 2 | ARIELLE QUEEN T. 5 : BUNKER 55 Michel J. Lévesque (Intouchables) |
| 3 | LES CHRONIQUES DE SPIDERWICK T. 1 Tony Di Terlizzi (Héritage) |
| 4 | NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA) |
| 5 | DARHAN T. 7 : L'EMPEREUR OCÉAN Sylvain Hotté (Intouchables) |
| 6 | HARRY POTTER ET LES RELIQUES... J.K. Rowling (Gallimard) |
| 7 | LA RIVIÈRE AUX CASTORS Marthe Pelletier (Bayard) |
| 8 | LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 3 India Desjardins (Intouchables) |
| 9 | FONESTE DESTIN T. 1 : MÉS SOUS UNE... Lemony Snicket (Héritage) |
| 10 | LA FILLETTE DISPARUE Dotti Enderle (ADA) |

ANGLOPHONE

| | |
|----|--|
| 1 | A NEW EARTH Eckhart Tolle (New American Library) |
| 2 | EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books) |
| 3 | REMEMBER ME? Sophie Kinsella (Bantam Dell) |
| 4 | ATONEMENT Ian McEwan (Seal) |
| 5 | THE OVERLOOK Michael Connelly (Vision) |
| 6 | THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words) |
| 7 | THE APPEAL John Grisham (Doubleday) |
| 8 | THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC Daniel J. Levitin (Plume) |
| 9 | I HEARD THAT SONG BEFORE Mary Higgins Clark (Pocket Books) |
| 10 | DUMA KEY Stephen King (Scribner) |

CLUB de lecture
ARCHAMBAULT

En vedette ce mois-ci

Le froid modifie la trajectoire des poissons
Pierre Szalowski
Tous les détails sur www.archambault.ca



LA PETITE CHRONIQUE

Histoires de partances

Gilles Archambault

Il n'est que normal que la mort soit à l'égal de la vie un thème littéraire. Si l'on a en tête un succès de vente, il est conseillé de n'en traiter que sous un angle léger. Ce n'est certes pas l'option qu'ont choisie à leur façon Dino Buzzati et Graham Greene.

Quand il a rédigé les courtes nouvelles réunies sous le titre de *Le régiment part à l'aube*, Buzzati se savait atteint du cancer qui l'emporterait quelques mois plus tard. Les lecteurs de l'auteur du *Désert des Tartares* connaissent l'importance de la vie militaire dans l'imaginaire de l'écrivain. Le régiment du titre figure donc la fatalité qui marque toute vie.

L'homme vit, aime, désire, admire les beautés qui l'entourent et, pourtant, un jour viendra où se mettra en marche l'inéluctable. Comme le rappelle Guido Piovene dans sa préface, «la mort a été pour Buzzati une idée fixe depuis sa jeunesse, sans doute depuis sa plus tendre enfance, et on la retrouve dans tous ses écrits».

Pour avoir lu et relu l'œuvre, et l'admirer plus qu'il n'est raisonnable peut-être, je me sens en droit de dire que ce petit livre n'est pas toujours de la meilleure eau. Les thèmes buzzatiens sont présents, mais tout se passe comme si Buzzati, dont l'état de santé était plus que précaire, n'avait plus la force d'inventer des fictions qui ne paraissent plus autre chose que des clones des histoires qu'il nous avait déjà soumises.

Ce qui ne veut surtout pas dire qu'on ne revient pas à ce recueil avec reconnaissance. Vingt ans se sont passés depuis la première parution du livre en français et les figures, par exemple, de l'écrivain Stefano Caberlot et du conseiller commercial Alfredo Brillé ne se sont pas effacées de notre mémoire, tellement elles sont à l'image de ce qu'il y a de plus poignant dans l'œuvre de Buzzati.

La Saison des pluies de Graham Greene est un roman. Que l'auteur soit un auteur catholique, on n'en

peut douter d'un seul instant. Il est fréquemment question dans ce livre de foi, de fins dernières, de pratiques religieuses. Tout en somme pour ennuier le lecteur mécréant que je suis. Pourtant, pourtant... L'aventure en plein Congo belge d'un architecte fuyant la civilisation pour s'enterrer dans une léproserie n'est rien de moins que fascinante.

Pourquoi le personnage décide-t-il, lui architecte mondialement reconnu, de se réfugier dans la brousse? Qu'il ait vécu des amours malheureuses, que la figure d'une femme le hante, cela n'est pas une raison suffisante. Ce qu'il recherche, sans qu'à aucun moment la chose soit dite, c'est sa mort. Si, chez Buzzati, l'inéluctable prend la forme du régiment auquel on ne peut échapper, chez Greene la mort est aussi une fatalité omniprésente. Pour commencer dans la maladie qui frappe de pauvres héros, soignés selon les moyens du bord par un médecin débordé et des religieuses dévouées mais la plupart du temps tournées vers des moyens de fortune.

Le talent du romancier tient justement à ce qu'il réussit à nous intéresser à une trame romanesque finement tissée tout étrangeté animée par des personnages aux préoccupations religieuses qui nous sont inconnues. Ces personnages vivent intensément, ils sont pittoresques et attachants à leur façon. C'est pour cela, j'imagine, que leurs discussions occasionnelles métaphysiques ne nous ennuient presque jamais.

Collaboratrice du Devoir

LE RÉGIMENT PART À L'AUBE

Dino Buzzati
Robert Laffont, «Pavillons-poche»
Paris, 2007, 149 pages

LA SAISON DES PLUIES

Graham Greene
Robert Laffont, «Pavillons-poche»
Paris, 2007, 373 pages

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Romanichels en format poche



Aude

Quelqu'un

Il n'est rien de plus terrible que de mourir dans le silence et la solitude.
Quelqu'un, un roman grave et enrichissant.

roman, 128 p., 13 \$



Bertrand Gervais

Oslo

roman, 160 p., 14 \$

Une quête. Traverser le parc La Fontaine au cours d'une nuit. Un épuisant périple. L'histoire d'une vie!



XYZ

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514-525-21-70 • Télécopieur : 514-525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

«RENCONTRES LIBER»

Des livres et leurs auteurs

Quelle école?
Quelle université?

AVEC

Aline Giroux

Le pacte faustien de l'université

Paul Inchauspé

Pour l'école

Dimanche 16 mars de 14h à 16h

Olivieri librairie bistro

5219, chemin Côte-des-Neiges, Métro Côte-des-Neiges

ENTRÉE LIBRE

RÉSERVATION OBLIGATOIRE 514-739-3639

LITTÉRATURE

Tant de mots pour une seule chose triste



Louis Hamelin

Empoigner la plume, aujourd'hui au Québec, et ne pas parler de VLB, c'est des plans pour se taper un bon vieux complexe de l'imposteur. Mérite-t-il le Nobel? Va-t-il mettre sa menace à exécution et envoyer *ad patres* la première œuvre-otage de l'histoire de la littérature? Que n'a-t-on pas encore dit et écrit sur son compte? Peut-être ceci: si vous convertissez en chiffres les trois lettres de son célèbre acronyme (V = 22, L = 12, B = 2), que vous les additionnez (22 + 12 + 2 = 36), que vous additionnez encore les deux symboles numériques dont ce chiffre est composé (3 + 6 = 9), que vous multipliez le résultat par le nombre de titres que compte l'œuvre (70 x 9 = 630), que, d'autre part, vous additionnez les 11 chiffres qui composent le numéro de téléphone des Éditions Trois-Pistoles (1 + 1 + 4 + 1 + 8 + 8 + 5 + 1 + 8 + 8 + 8 + 8 = 60), que vous additionnez là aussi les deux symboles numériques (6 + 0 = 6) et que vous multipliez le premier résultat (360) par le second (6), vous obtiendrez, eh oui, l'année de la déclaration unilatérale d'indépendance du Québec = 3780.

Dans *Guerre et paix*, c'est en se livrant à un calcul tout aussi tordu que Pierre Bezoukhov arrive à se convaincre que le Destin l'a désigné pour abattre Napoléon et sauver la Russie. Mais quand je regarde la photo de VLB devant son poêle à bois, ce n'est pas tant à Tolstoï que je pense, même si le patriarche de Trois-Pistoles pourrait reprendre à son compte l'exclamation poussée par le maître d'Iasnaïa Poliana lorsque ses serfs, flairant une attrape, refusèrent l'émancipation qu'il leur offrait: «Pourquoi, mais pourquoi ne veulent-ils pas la liberté?» Non, c'est davantage le Gogol de la fin, celui qui, dans un autre poêle à bois, en pleine crise mystique, balance le manuscrit de la seconde

partie des *Âmes mortes* et une brassée d'inédits, que VLB m'a rappelé ces dernières semaines. Gogol, lui aussi, se sentait investi, par la littérature, d'une mission sacrée au nom de son pays. Mystique torturé et chrétien fanatique, il voulait détourner la Russie du péché comme VLB le Québec du bilinguisme. L'œuvre, à ses yeux, n'avait de sens que dans la mesure où elle mettait l'épauole du génie créateur à la roue du destin collectif. D'ailleurs, quiconque google Gogol peut en apprendre autant. Mais Gogol a fini par apercevoir l'évidence: si la littérature permet à peu près tous les tours de passe-passe, y compris se débarrasser, dans une nouvelle, de ce nez qu'il avait fort long, elle est plutôt affaire de salut individuel et n'a surtout jamais libéré personne contre son gré.

Et je ne comprends toujours pas le chantage de VLB. Car si Gogol a détruit à jamais une partie de son œuvre, c'est au maximum deux exemplaires, sur un tirage probable de mille ou plus, que Beau lieu a, dit-on, précipités dans les flammes. On est loin de la néantisation totale comme de la punition infligée à la postérité. Et même en se limitant à l'aspect purement symbolique du geste, à l'heure où l'on voit décapiter des êtres humains en direct sur Internet, le petit feu de joie de Notre-Dame-des-Neiges fait au mieux figure de pub gentille. Quant à mettre sur pied une «Solution finale» de l'œuvre, j'aime autant prévenir l'auteur que mes exemplaires personnels se trouvent sous bonne garde au fond d'un cabanon défendu par des matous en rut. C'est l'enfer.

Un riche filon langagier

Parlons maintenant d'un auteur qui, c'est un fait acquis, a eu, lui, le Nobel. Je n'avais jamais lu Saramago. *L'Aveuglement* m'a déjà été recommandé; il dort aujourd'hui dans une de mes bibliothèques, où il attend patiemment que je prenne ma retraite, quelque part autour de 3780. Un grand esprit, ce Saramago. Capable de citer Wittgenstein en exergue, même si je préfère sa première épigraphe, empruntée au *Livre des prévisions*: «Nous saurons chaque fois moins ce qu'est un être humain.» À méditer dans le métro, quand tout le monde manipule des petits bidules comme s'ils contenaient des mes-



José Saramago à Mexico, en 2004

sages de l'au-delà et que personne ne se regarde dans les yeux.

Le quinzième livre de Saramago traduit en français et paru au Seuil n'est pas à proprement parler un roman, plutôt une fable, ce que l'auteur reconnaît volontiers dans la phrase suivante: «[...] abusant de la crédulité du lecteur et faisant fi du respect dû à la logique des événements, nous ajoutons de nouvelles réalités à l'irréalité congénitale de la fable.» On ne saurait mieux décrire la méthode employée ici. D'un point de vue psychologique et sociologique, la vraisemblance du récit est en gros fidèle au rendez-vous. C'est la mort qui, pour une fois, ne l'est pas. Et c'est l'idée fort simple développée par le Portugais, qui ne convoque pas Wittgenstein pour rien: «Pense davantage à la mort — et il serait étrange en vérité que tu n'aies pas accès ce faisant à de nouvelles représentations, à de nouveaux domaines du langage.» C'était certainement le cas du philosophe, que j'ai essayé de pratiquer à l'époque où il était à la mode et qui est à Hegel et Heidegger ce que cette chronique est à la colonne de Louise Deschâtelet. Mais Saramago? Il est parfois difficile à suivre, signe d'un cerveau agile mais surtout d'une plume qui file à toute allure le long de sa pensée, et après laquelle nous avons l'impression de courir pendant 200 et quelques pages. Dès le premier paragraphe, on se croirait chez Proust, à enjamber les virgules, Proust dont j'apprends dans ce livre que la mort lui serait un jour apparue sous les traits d'une grosse femme vêtue de noir, alors que celle de Saramago sera séduisante au possible: la mi-trentaine, plénitude sexuelle de la femme, en plus d'être experte au vieux jeu de se refuser-se donner.

Donc, il arrive que, dans un pays jamais nommé, les gens cessent de mourir un beau matin. Contrairement à ce qui se passe pour les autres catastrophes dont notre époque apparaît friande (guerres nucléaires, famines, épidémies, etc.), celle-ci présente d'abord à l'humanité un visage souriant. Car comment, dans un

premier temps, ne pas se réjouir, s'écrier Hop la vie! et pousser un immense soupir d'aise collective? Mais les problèmes surviendront assez tôt et on peut compter sur l'écrivain, race qui a le don de s'intéresser surtout à ce qui va mal, pour les recenser en faisant au besoin preuve d'imagination. Une bonne chose, l'abolition de la mort? Qu'on pense seulement à l'économie, à la réaction éventuelle du porte-parole du syndicat des fossoyeurs, de celui de la corporation des croque-morts. Et ce n'est que le début...

Parmi les situations réjouissantes, encore que prévisibles et totalement vraisemblables proposées dans ce livre, il y a la manière dont le crime organisé va s'emparer du lucratif marché du transport transfrontalier des moribonds en stand-by et autres candidats au trépas (oubliez Naples: voir n'importe quel autre pays, c'est mourir...), et comment cette même mafia va être amenée à négocier avec le gouvernement légalement constitué. On se croirait dans le Québec du début des années 70! Et si le style semblera à l'occasion bavard, la verve populaire à laquelle Saramago fait de fréquents emprunts nous vaut de découvrir un riche filon langagier et des images pas piquées des vers. Reste que des dialogues parfois complaisants donnent ici et là l'impression que Saramago s'est autocritiqué en faisant dire à la mort en personne: «Tant de mots pour une seule chose triste.»

Imaginez maintenant que la mort reprenne du service et que, chose jamais vue, elle tombe amoureuse... Un homme, un chien, une étude de Chopin. À blabla de fable, fin lumineuse.

Collaborateur du Devoir

LES INTERMITTENCES DE LA MORT

José Saramago
Traduit du portugais
par Geneviève Leibrich
Le Seuil
Paris, 2008, 236 pages

ROMAN FRANÇAIS

Aux sources d'une vocation

GUYLAINE MASSOUTRE

Ils ont exercé une profession au cœur de l'action. L'un a été médecin, l'autre, aviateur. Pourtant, ils n'ont pas perdu de vue un autre destin, celui d'être écrivain. Ils ont connu la guerre, moins pour la faire que pour la repousser. Chaque jour a eu son lot d'exploits: il leur fallait l'écrire... Est-ce pour la vie que tant de lecteurs se sont sentis réjouis?

Lun, Jean-Christophe Rufin, voit l'ensemble de sa carrière couronné: l'écrivain est désormais Son Excellence l'ambassadeur de France au Sénégal et en Gambie. Bernard Kouchner lui a confié toute une diplomatie, un poste qu'Orsenna aurait refusé. Le voilà donc responsable à Dakar, depuis septembre 2007. Sa dernière opération humanitaire, il l'a menée en urgence au Sri Lanka, en 2006.

Nouvelle donne, plus osée. Il publie sa première autobiographie de médecin, *Un léopard sur le garrot. Chroniques d'un médecin nomade*. On y fait plus ample connaissance avec le professionnel généreux, d'abord parisien, puis membre de l'ONG Médecins sans frontières, enfin président d'Action contre la faim, organisme implanté dans plusieurs pays, dont le Canada.

Autre écrivain est le génial créateur du *Petit Prince*. Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944), dont l'œuvre a été réunie dans *La Pléiade*, a connu une nouvelle vague de popularité, en 2006, avec la publication en poche de ses dessins originaux pour l'astéroïde B 612, le blondinet, le mouton et la rose. Ce succès, traduit en 159 langues et dialectes, Andrée Lachapelle, au Studio littéraire de la Place des Arts, lui a prêté son talent en lisant *Lettre à un otage* tout récemment.

Manon, danseuse et autres textes inédits remonte jusqu'à 1925. Certains textes n'avaient connu, de l'espace public, que des expositions, liées à ses proches. Éditées par Alban Cerisier, quatre volumes sont rassemblés en un joli coffret. Comme tout ce qui touche à cet auteur, même un simple objet de curiosité séduit aisément.

Rufin, écrivain médecin et ambassadeur

À lire son récit des études de médecine, on se dit que la profession devrait être réformée illico. Mandarinat, situations vexatoires et abusives, pistons et planques, on connaît la chanson, mais elle n'est que potion amère, à l'innocuité douteuse.

Esprit libre, indomptable, Rufin refuse de mâcher ses mots en parlant du monde médical. Il suscite le malaise de faire osciller le lecteur entre son ego et la réalité qu'il fustige. Petitesse et faillites, tout est nommé. La hiérarchie sclérosée, le savoir par cœur *ad nauseam*, la maladie au détriment du malade, l'irrespect envers les êtres comme envers les corps, le charcutage sont les parties visibles de l'iceberg. Impardonnable, sous la surface, l'incompétence aux commandes. Et puis, il y a tous ces actes invisibles, irresponsables, ces attitudes de mépris, ces privilèges et chasses gardées, de quoi vous angosser à jamais de tomber malade.

Le livre fourmille d'anecdotes, que seul un médecin peut racon-

ter, avec sa mémoire infallible, longuement entraînée, qui laisse penser que Rufin écrit vite, à l'aise, sans effort. Au fil des pages, l'art médical trouve sa place. Des collections de monstruosité, chères au spécialiste, rappellent que la mort demeure la grande affaire inconnue, imprévisible, tortueuse, et que la combattre, c'est affronter sa puissance invincible.

Au sein des ONG, Rufin montre son efficacité. Là il est son affaire, acteur au sang froid et observateur implacable. Il a des mots magnifiques pour l'Afrique, même s'il s'est démené sur d'autres continents. Ce qui ébouriffe, plus le livre avance, c'est l'esprit sarcastique, anarchiste, autocritique et combatif, jusqu'à l'orgueil cassant. Rufin, tour à tour brillant, créatif, imbécile et rêveur, profite-t-il de l'immunité diplomatique? Il dévoile, noms cités, quantité de scandales et de magouilles auxquels il a participé au cours des années.

Les victimes? «Partout, des forces politiques font écran entre eux et ceux qui viennent leur porter secours.» Jeux complexes, entre politique et aventure, deux mots de la pire espèce, le sort du monde se joue entre ces mains. Puisse le courage les garder propres. Passionnant, machiavélique et cruel.

Saint-Exupéry inédit

Vol de nuit (1931), *Terre des hommes* (1939), tous deux primés, puis *Le Petit Prince* (1943), paru à New York, avaient été précédés, chez Gallimard, par *L'Aviateur* (1926) et *Courrier Sud* (1929). On lira désormais des fragments, nouvelles et lettres qui les ont accompagnés.

Le plus inattendu consiste en *Sept lettres à Natalie Paley, princesse Romanoff et épouse du couturier Lucien Lelong, coqueluche des années folles*. Écrites en 1942 à Montréal, alors que Saint-Exupéry y est invité, comme conférencier, par l'éditeur Bernard Valiquette, elles livrent un cœur élégiaque et sentimental, pour celle qui fut aussi la bien-aimée de Cocteau.

À Montréal, il reste six mois, malade et impatient, avant de rejoindre Consuelo à New York. Son modernisme frappe par sa transparence. Une qualité de fragilité, un rien fanée, sied à la nouvelle *Manon, danseuse*, sise dans la vie nocturne de Paris.

Le plus touchant demeure la phrase finale, troublante prémonition de sa mort lointaine: «Vers le pilote assassiné, comme la mer vers le plongeur, jaillit la terre.» Qui dira que la littérature n'est pas un espace de liberté?

Collaboratrice du Devoir

UN LÉOPARD SUR LE GARROT

CHRONIQUES D'UN MÉDECIN NOMADE
Jean-Christophe Rufin
NRF Gallimard
Paris, 2008, 284 pages

MANON, DANSEUSE ET AUTRES TEXTES INÉDITS

Antoine de Saint-Exupéry
NRF Gallimard
Paris, 2007, 4 vol., 80, 113, 55 et 93 pages

Olivieri
librairie > bistro

Olivieri
Au cœur de la santé

Jeu 13 mars
à 19 h 00

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

Causerie

À l'occasion de la parution du livre *Comprendre le cancer de la prostate*. Éditions Rogers

AVEC

DR FRED SAAD
Directeur, oncologie urologique, CHUM
Professeur titulaire, Université de Montréal

DR MICHAEL McCORMACK
Membre du service d'urologie au CHUM
Professeur adjoint, Université de Montréal

LE SOUFFLE DES BALEINES
Isabelle Gagnon

Sarah a arrêté de respirer. Son mari est mort dans un accident de moto avec sa maîtresse. Coulant à pic dans une profonde dépression, la jeune femme réapprendra lentement à laisser l'air entrer dans ses poumons. Sur les bords du fleuve Saint-Laurent, aux côtés d'Alix, elle retrouvera celle qu'on lui avait appris à ne plus être.

«Un petit miracle.» Suzanne Giguère, *Le Devoir*

les éditions du remue-ménage
www.editions-remueménage.qc.ca

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouvelliers reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à XYZ. La revue de la nouvelle
et recevez en prime (valeur 20 \$)
Le reste du temps (nouvelles) de Esther Croft

N° 93 • Rites de passage

Visitez notre site Internet: www.xyzedit.qc.ca

| | |
|--|--|
| 1 AN / 4 NUMÉROS | |
| INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$ | INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$ |
| 2 ans / 8 numéros | |
| INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$ | INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$ |
| 3 ans / 12 numéros | |
| INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$ | INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$ |

Les prix sont toutes taxes comprises

Nom _____ Adresse _____
Ville _____ Code postal _____ Tél. _____
Courriel _____
Ci-joint Chèque Visa Mastercard
N° _____ Expire le _____
Signature _____ Date _____

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514.525.2170 • Télécopieur: 514.525.7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

entre les lignes

La bande dessinée en ébullition

Un dossier à ne pas manquer!

En kiosque dès maintenant!

Bulletin d'abonnement

Remplir et retourner à: Les éditions Entre les lignes
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1
Téléphone: 514 526 2620
Télécopieur: 514 526 4111

Oui, je m'abonne au magazine *Entre les lignes*.*
 Oui, j'abonne un(e) de mes ami(e)s au magazine *Entre les lignes*.*

Cadeau de: _____ Tél.: _____

4 numéros / 1 an: 20,00 \$ + tx = 22,57 \$ (institutions: 22,00 \$ + tx = 24,83 \$)
 8 numéros / 2 ans: 35,00 \$ + tx = 39,51 \$ (institutions: 40,00 \$ + tx = 45,15 \$)

Nom: _____ Prénom: _____
Adresse: _____
Ville: _____ Province: _____ Code postal: _____
Tél. rés.: _____ Tél. bur.: _____
Courriel: _____

Mode de paiement:
 Chèque ou mandat à l'ordre de: Les éditions Entre les lignes Visa MasterCard

N° carte de crédit: _____
Date d'expiration: _____ Date: _____
Signature: _____

* L'ABONNEMENT DÉBUTE AVEC L'ÉDITION VOL 4 N° 4 - JUIN 2008.

LIVRES

SEXUALITÉ

Jouer à travers les siècles

L'historien Alain Corbin ressuscite les langages du plaisir

DOMINIQUE KALIFA

Cela faisait tout juste dix ans qu'Alain Corbin n'avait pas publié d'ouvrage personnel. *L'histoire du corps*, celle des grandes dates ou celle du christianisme étaient sans doute d'intéressantes synthèses, mais elles ne portaient que partiellement la griffe de cet historien inventif, analyste des sens et des sensibilités du passé. *L'Harmonie des plaisirs* renoue avec cette veine initiale. En s'attachant à saisir les expressions de la jouissance sexuelle au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles — des Lumières au romantisme —, Alain Corbin signe un ouvrage dense et érudit, mais travaillé aussi par cette malicieuse subversion des certitudes qui fait toute la force de son œuvre.

Libido

Fidèle à son programme d'histoire «compréhensive», l'auteur nous invite d'abord à nous défaire de tout le savoir accumulé sur la question par les époques postérieures à celle qu'il étudie. Vers 1770, qui constitue son point de départ, ni l'homosexualité, ni la libido ou les préliminaires n'ont encore été inventés; on parle de spasme plus que d'orgasme, la masturbation est pensée comme un fléau majeur et la théorie hippocratique de la «double semence» (la croyance en une éjaculation féminine synchrone de celle de l'homme) ne s'estompe que lentement. La notion même de sexualité est encore à venir (1837) et la grande angoisse de l'homme est la spermatorrhée, ou perte involontaire, qui suscite de véritables paniques. Cette exigence de «dépaysement» est essentielle: elle seule permet de bannir l'illusoire supériorité dont le présent se croit souvent investi

et d'apprécier, sans anachronisme psychologique, le monde de ceux qui nous ont précédés.

Ceci admis, comment aller plus avant et restituer quelque chose des désirs ou des «manières de jouir» en un temps où nul rapport Kinsey et très peu de journaux intimes ne viennent détailler les pratiques amoureuses? Le parti pris retenu consiste à explorer méthodiquement les grands massifs discursifs qui ordonnent les représentations des relations charnelles. Alain Corbin en repère trois: le discours médical, toujours très attentif aux ébats conjugaux, celui de l'Église et de la théologie morale, dont le poids est évidemment déterminant, celui de la pornographie et de ses innombrables «arts de foutre». Aucun de ces propos ne rend évidemment compte de pratiques effectives; ils édictent des normes, modèlent des croyances ou attisent des désirs. Mais le pari de l'auteur est de voir se dessiner, dans l'entrelacs des représentations, dans l'épaisseur des mots ou la récurrence des images, la gamme disponible «des désirs et des plaisirs de ce temps».

Tribadisme

Et des motifs, de fait, émergent de cette convergence. Une certitude d'abord, selon laquelle l'activité sexuelle ne peut être dissociée de la fonction génitale. Elle procède du «vœu de la Nature», dont les droits contraignent les corps. Le plaisir y est lié, dans

la transcendance de l'acte et le «désir ardent de génération». Pour l'homme, la bonne émission spermatique est l'objet recherché et le «frisson» féminin est lié à la fécondation. D'où la condamnation de l'excès comme du manque, de toute pratique qui serait trop réfléchi (ne pas «raisonner la volupté»), des «fraudes» et des plaisirs factices: «manuelisation», fellation, sodomie, tribadisme, coit interrompu et autres «fureurs dégoutantes». La littérature pornographique, qui valorise bien sûr ces crimes contre l'espèce, ne fait qu'en souligner en creux toute la portée.

Plus inattendu se révèle le souci de la satisfaction et des jouissances réciproques. L'antique énigme de Tirésias, qui s'interroge pour savoir qui de l'homme ou la femme jouit avec le plus d'intensité, est fréquemment évoquée. Grands défenseurs du coit et du «plaisir conjugal», les médecins recherchent les voies de «l'harmonie

vénérienne» et de «la commotion» partagée. Les confesseurs eux-mêmes se font moins redoutables. Sans doute continuent-ils, à l'aune de terribles inventaires, de scruter la luxure dans l'ombre du confessionnal. Mais le concile de Trente et saint François de Sales ont justifié la chair dans le cadre du mariage et la théologie d'Alphonse de Liguori, alors en plein essor, déculpabilise le lit conjugal. L'heure est à la sacralisation du couple, dont Frédéric

et Amélie Ozanam offrent le modèle accompli.

En 1850, le jésuite Jean Gury estime que l'union des corps ne peut se passer de satisfaction, notamment féminine. La quête de «l'harmonie des plaisirs» apparaît donc centrale, et avec elle celle d'un couple plus autonome. Un tel mouvement est porté à l'extrême par la fiction pornographique, où les deux sexes «sont égaux devant le désir et le plaisir. Ils foutent l'un et l'autre».

Heureux temps en conséquence, où médecins, confesseurs et pornographes poussaient de concert à la bonne jouissance. Car les choses changèrent après 1860, seuil décisif en matière de sensibilités collectives: le concept de dégénérescence, qui envahit le champ médical, multiplie les perversions et les pathologies; le discours clérical, porté par le néorégime du pape Pie IX, se raidit également, et l'on voit s'affirmer des identités sexuelles plus marginales. Bien sûr, le livre ne dit pas comment les Français, dans l'infini nuancier de leurs croyances et de leurs attitudes, s'accommodent de ces propos. Qu'aurait songé de tout cela Louis-François Pinagot, le saboteur analphabète ressuscité en 1998 par Alain Corbin? On ne peut que tenter de l'imaginer dans l'horizon des possibles subtilement mis en forme par l'auteur.

Libération

L'HARMONIE DES PLAISIRS

LES MANIÈRES DE JOUIR DU SIÈCLE DES LUMIÈRES À L'AVÈNEMENT DE LA SEXOLOGIE

Alain Corbin
Perrin
Paris, 2008, 542 pages

MÉDECINE

SUIITE DE LA PAGE F 1

Barnard. La suite allait lui montrer que l'inspiration de son enfance était la plus forte.

Dans de très belles pages où la rage critique se mêle à une saine nostalgie, Rufin se livre à une dénonciation en règle des études de médecine. Il déplore, par exemple, la sélection sauvage qui y règne et qui joue plus en faveur des bons élèves dociles que des vrais convaincus. Il qualifie l'internat des hôpitaux de concours stupide et affirme que ces années d'étude ont développé chez lui la haine de la «tyrannie médicale» (en référence aux médecins-enseignants imbus d'eux-mêmes) et le dégoût de «l'empire que les médecins [exercent] sur leurs patients». Plus tard, pourtant, quand il aura à subir le mépris des bonzes de Sciences-po et de l'ENA devant son engagement sociopolitique, surgira en lui la «volonté de défendre la formation médicale, de démontrer par l'exemple qu'elle reste une des grandes prophéties humanistes, qu'elle prépare, mieux que beaucoup de voies considérées comme royales, à jouer un rôle dans la cité et la vie intellectuelle». Pour Rufin, ce fut vrai.

Neurologue en milieu hospitalier pendant quelques années, il finit un jour par se sentir exclu de la vie à force de ne rencontrer que des malades en fin de parcours. À la faveur d'une amitié avec un personnage excentrique, il rencontre, lors d'un périple en Afrique, «l'être humain en société», et cette expérience fait naître en lui le désir d'être «médecin du tout». «Je compris, écrit-il, que je voulais, moi aussi, avoir affaire à tout l'homme. Jamais je ne pourrais consacrer ma vie à de simples morceaux de la mécanique humaine.»

La médecine sans frontières appelée de ses vœux par Bernard Kouchner dans les années 1970 était pour lui, Rufin, ainsi, participe à des missions en Érythrée et au Nicaragua. Il découvre, alors, la politique sur deux plans. À l'interne, d'abord, il est un acteur, parfois malgré lui, des luttes de pouvoir qui déchirent Médecins sans frontières (MSF). À l'externe, ensuite, il apprend que l'aide humanitaire n'est pas un jardin de roses et est soumise aux factions politiques.

De ses expériences à MSF, à l'action contre la faim et au cabinet du ministère de la Défense, dans des pays aussi divers que le Rwanda, l'ex-Yougoslavie et l'Afghanistan, Rufin, désormais «spécialiste de l'humanité» et passé de l'idéalisme à la lucidité, tirera quelques essais dont il rappelle, dans cet ouvrage, la conclusion générale. «Car il y a bien des manières, note-t-il, pour une grande organisation humanitaire, de rencontrer l'échec. Arriver trop tard, ne pas prendre la mesure de l'urgence, au contraire surdimensionner sa réponse, (...) alarmer l'opinion à l'excès ou, à l'inverse, se rendre complice d'un génocide par son silence, les pièges de l'humanité sont nombreux.»

À travers toutes ces aventures, le désir de l'écriture romanesque naissait. Non sur le mode du médecin qui met son expérience en scène, à la manière d'un Céline ou d'un Winckler, mais sur le mode de l'écrivain qui est aussi médecin, façon Segalen ou Rabelais. S'il ne s'est pas inspiré de sa pratique et de ses malades, Rufin reconnaît que c'est la médecine qui l'a conduit à l'écriture. Par l'action, surtout. «Avoir vécu l'ambiguïté du présent, explique-t-il, permet de traiter ses héros avec une tendresse, une bienveillance qui procède de ce que l'on a, avec eux, l'humanité en partage. Nous cheminons dans nos vies comme des aveugles. Le romancier ne doit jamais l'oublier.»

Lauréat de plusieurs prix littéraires prestigieux, dont l'Interallié et le Goncourt, Jean-Christophe Rufin est aujourd'hui ambassadeur de France au Sénégal. Qu'a-t-il fait de sa vocation? Il l'a rejointe autrement, assure-t-il. «La volonté d'engagement, l'humanisme en acte, l'ancrage littéraire, tous ces idéaux étaient pour moi au principe de l'activité mystérieuse dont je suis témoin depuis l'enfance et qu'on appelle la médecine.»

Michel Serres, dans *Le Livre de la médecine*, conseille justement aux étudiants en médecine de ne pas laisser leur tête scientifique prendre toute la place. «Relis au moins, suggère-t-il à l'un de ceux-là, le *Livre de Job*, les *tragiques grecs* et les *neuf Béatitudes*.» Et ensuite Rufin, aurait-il pu ajouter.

Collaborateur du Devoir

VOIR AUTRE TEXTE PAGE F 4

BANDE DESSINÉE

Robocop en 14-18

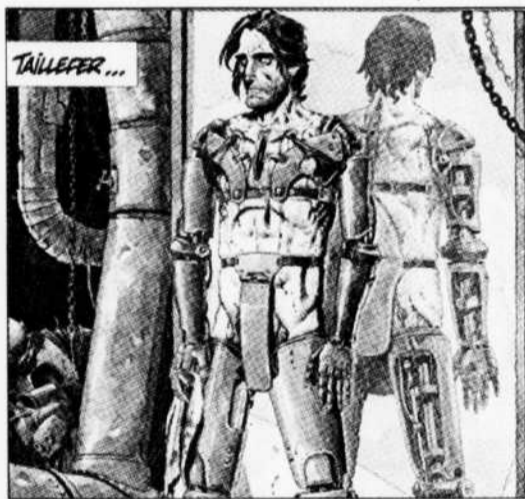
FABIEN DEGLISE

Marc, mars 1911. Au milieu d'un sanglant champ de bataille, un soldat avance sans tomber sous le feu nourri des lignes ennemies. Il est coriace, métallique, masqué et porte dans son dos un étonnant système de batteries.

«Taillefer» de son état, cette machine à tuer franchement moderne tranche au milieu des carcasses de chevaux, des baïonnettes et des «maxim's en batterie», ces mitrailleuses allemandes datant d'une autre époque. Mais elle donne aussi le ton, dès les premières cases, de cette intrigue étonnante qui conjugue, avec un résultat déroutant, science-fiction au temps des «gueules cassées», ces victimes franchement amochées de la guerre 14-18 en France.

Imaginé par le scénariste Xavier Dorison et mise en dessins par l'artiste argentin Enrique Breccia, la bédé *Les Sentinelles* (Robert Laffont) explore, avec ce premier tome intitulé *Les Moissons d'acier*, cette incohérence temporelle en plongeant dans le quotidien de Gabriel Féraud, l'inventeur passionné et idéaliste d'une pile au radium. À l'aube d'une Première Guerre mondiale, cette source d'énergie semble pas mal intéresser un colonel de l'armée française, fana d'innovations et d'activités secrètes qui, quelques années plus tôt, a vu un de ses soldats de métal tomber au combat parce qu'il a manqué de jus.

Pas de doute, l'anachronisme percole case après case. Tout comme d'ailleurs les univers sombres et froids, les envolées de mauve et de vert, mais aussi un trait réaliste qui rend la cruauté de cette drôle de guerre encore plus insoutenable. Insoutenable pour le lecteur, mais aussi pour un Robocop des temps anciens qui, malgré lui, va trouver sa place dans cette



TIRE DU LIVRE LES SENTINELLES

Taillefer, véritable machine à tuer

tragédie, au prix d'un épouvantable drame, comme ce genre littéraire aime en exposer.

Le Devoir

LES SENTINELLES

TOME 1: LES MOISSONS D'ACIER

Dorison et Breccia
Robert Laffont
Paris, 2008, 64 pages

HURTUBISE HMH

Une écriture organique, océane et aérienne. Tantôt touchante comme une brise, tantôt déchaînée comme la mer en furie.

MADemoiselle PERSONNE
Marie Christine Bernard
328 pages
24,95\$

www.hurtubisehmm.com

Les librairies indépendantes du Québec

Les conseils de vos librairies indépendantes



Papy, où t'as mis tes dents?

André Marois (texte) et Virginie Egger (ill.), Les 400 coups, 32 p., 14,95\$

Laissez-vous surprendre par la ritournelle d'André Marois et de Virginie Egger! Sous couvert de questions-réponses enfantines, c'est par le truchement d'une comptine acide qu'ils nous invitent à scruter d'un oeil curieux, les bizarreries et autres miracles rendus possibles par le progrès. Les collages évocateurs ajoutent encore au piquant de cet album à saveur douce-amère. Dès 8 ans Mathilde Borde, Librairie Pantoute, Québec

Le Dragon à la dent sucrée

Brigitte Marleau, Bommerang, coll. Au cœur des différences, 24 p., 7,95\$

Le Dragon à la dent sucrée met en scène le petit Léon qui est diabétique. Il est à l'école avec ses amis dans des situations très réalistes où tous les petits se reconnaîtront. Léon explique ce qu'il vit et il le fait très bien. Les illustrations sont magnifiques, le texte pertinent et amusant. D'autres titres de la même collection aident les enfants à comprendre leurs copains bégues ou trisomiques. Dès 3 ans Dominique L'Heureux, Librairie Vénus, Rimouski



Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie

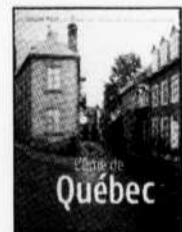
Edward Bameys, Lux, 136 p., 21,95\$

Décidément, cet éditeur me plaît! Voilà, en un peu plus d'une centaine de pages, une explication claire des raisons pour lesquelles notre société multiplie les absurdités. L'ouvrage démontre comment la propagande n'est en fait qu'une gigantesque «fabrique du consentement». La surprise? Cet essai, très actuel, a été rédigé en 1928 par le neveu américain de Sigmund Freud! Ghislain Chouinard, Librairie Chouinard, Charly

Paysage pour un enfant. Un conte à deux étages

Christiane Duchesne (texte) et François Thisdale (ill.), Les 400 coups, 32 p., 14,95\$

Voici un conte à deux voix: celle du présent angoissé d'un enfant quittant un monde bouleversé et celle de son avenir, calme et heureux. Le texte de Christiane Duchesne, tout en contraste, est émouvant en raison de sa simplicité. Les illustrations offrent un univers onirique très riche grâce aux images superposées, aux photos et à la peinture. On pense à Frédéric Back... Dès 5 ans Ghislaine Bouillon, Librairie La Chouette, Matane



L'Âme de Québec

Claudel Huot (photo) et Pierre Caron et Michel Lessard (texte), Éditions de l'Homme, 208 p., 49,95\$

Tout comme pour ses deux premiers volumes, Claudel Huot réussit à éblouir de nouveau avec son troisième et magnifique ouvrage, qui nous présente la ville de Québec d'une manière inédite et originale. Plus qu'un simple photographe, Claudel Huot est un véritable artiste dans son domaine. Pierre Brousseau, Librairie Globe Trotter, Sainte-Foy

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:



LIBRAIRIE PANTOUTE

Librairie Chouinard



Les librairies indépendantes du Québec (les LIQ) publient:

Visages de la biographie

Ils dévoilent les rouages du métier
Max Gallo
Pierre Assouline
Micheline Lachance
Georges Hébert Germain

Y a-t-il trop de biographies?
Enquête auprès des libraires
Succès DE L'HEURE
ET 20 IDÉES LECTURE

le libraire

Bimestriel littéraire gratuit et

www.lelibraire.org

Portail du livre au Québec

Portrait d'éditeur Planète rebelle

Librairie d'un jour Denys Arcand



Patrimoine canadien Canadian Heritage

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Un stimulant dialogue sur la nation



Louis Cornellier

Quand je lui ai dit, avec enthousiasme, que je m'apprêtais à lire le *Qui a raison?* du duo Facal et Pratte, un collègue facétieux m'a lancé que poser la question au sujet d'un de ces deux-là, c'était déjà avoir tort. Il faisait référence, bien sûr, à la prétendue «lucidité» de nos deux ferrailleurs. De ce point de vue, je me voyais obligé de lui donner raison contre eux. Le discours alarmiste et les solutions libérales des «lucides», entonnés en chœur par Facal et Pratte, ne sont, en effet, pas ma tasse de thé. Sur ce plan, nos deux larrons en foire ne me convainquent pas du tout.

Or *Qui a raison?*, s'il aborde au passage cette facette de leur travail, ne traite pas d'abord de ces enjeux. Il s'agit plutôt, essentiellement, d'un dialogue argumenté sur la question nationale, et le fait qu'il soit mené par deux intellectuels qui s'entendent, par ailleurs, sur une foule d'enjeux socioéconomiques me semble révélateur d'une vérité que d'aucuns peinent à reconnaître. Cette vérité, c'est celle selon laquelle la question nationale ne relève pas du clivage gauche/droite.

On peut, en d'autres termes, être un souverainiste de droite ou de gauche et un fédéraliste de droite ou de gauche (même si ce dernier cas, au Québec, est plutôt rare). Aussi, les souverainistes qui rendent leur adhésion à cette option conditionnelle à un projet de société de gauche sement-ils la confusion dans ce débat. L'enjeu de la souveraineté, c'est la liberté nationale. Une fois acquise, celle-ci, c'est sa nature, permet tous les choix. En mettant aux prises deux débatteurs de centre-droite qui se divisent sur la question nationale, cet ouvrage a le mérite de rappeler que cette dernière n'est pas soluble dans la question sociale, qui reste ouverte.

Je ne partage pas, donc, la lucidité telle que défendue par Facal et Pratte, mais je reconnais que, pour débattre des enjeux respectifs de la souveraineté et du fédéralisme, ces deux-là sont des argumentateurs de première classe. Dans le coin bleu se trouve Joseph Facal, ancien ministre péquiste, professeur à HEC Montréal et chroniqueur politique chevronné. Depuis une dizaine d'années, il s'impose comme un des défenseurs les plus efficaces de la cause souverainiste. Dans le coin rouge se tient André Pratte, éditorialiste en chef à *La Presse*. Ex-souverainiste velléitaire, il est devenu, depuis sa nomination à son prestigieux poste, le plus brillant fédéraliste du Québec. La passe d'armes, avec de tels bretteurs, s'annonce stimulante.

Pour mener à bien cet échange corsé, les débatteurs ont accepté des règles du jeu qui devraient servir d'exemples à tous ceux qui participent à cette discussion. Les réflexes, premièrement, doivent céder le pas à la réflexion. Il importe, aussi, de reconnaître la légitimité des deux thèses en présence et de refuser l'insulte au profit des arguments. L'émotion, bien sûr, est permise, mais pas les procès d'intention. «Par exemple, écrivent conjointement Facal et Pratte, est-il nécessaire de tenir pour acquis, comme on le fait trop souvent, que les fédéralistes ne sont pas aussi patriotes que les souverainistes ou que les souverainistes ne sont pas aussi ouverts sur le monde que les fédéralistes? Nous sommes tous québécois. Nous voulons tous que notre nation continue de prospérer dans la paix, la démocratie, la diversité. Et bien sûr, en français.» Cela admis, le débat peut commencer.

Le choix canadien

Le fédéraliste Pratte affirme prendre acte du choix canadien, récemment réitéré deux fois par les Québécois. Ces derniers, rappelle-t-il sur la foi d'un sondage, sont fiers d'être aussi canadiens. Pays prospère et envié à travers le monde, le Canada «nous a laissé toute la place nécessaire pour faire ce que nous souhaitons

faire». Nous contrôlons, par exemple, une partie importante de notre immigration, la formation de la main-d'œuvre, la santé, l'éducation, et le Québec, «reconnu comme une nation», bénéficie de la péréquation canadienne. Cette réalité, somme toute enviable, vaut mieux que le «mirage» souverainiste.

«Défaire la machine fédérale», d'ailleurs, serait long, complexe et ne mettrait pas fin aux chicanes avec le fédéral puisque le Québec souverain devrait continuer à faire affaire avec le Canada. Il est vrai que notre malaise constitutionnel fragilise le pays et il faut souhaiter qu'il se règle un jour, mais ce n'est pas une urgence. Les Québécois ont aussi leur part de blâme dans cette impasse puisque les plus nationalistes d'entre eux ont combattu toutes les tentatives d'entente constitutionnelle.

Le Québec dispose de la marge de manœuvre nécessaire pour assumer son destin comme il l'entend et les francophones, au Canada, contrairement à ce que prétendent les adversaires du multiculturalisme, conservent un statut privilégié par rapport aux autres minorités. Même indépendants, conclut Pratte, les Québécois resteraient minoritaires en Amérique du Nord.

À nous de tirer notre épingle du jeu, dans le contexte actuel, en veillant notamment à la croissance de notre population.

Une responsabilisation collective

Le souverainiste Facal prend le contre-pied de cette argumentation. Le Québec, réplique-t-il, n'est pas libre dans un Canada qui lui impose une Constitution irréfutable. Forcé de négocier à 1 contre 10, il n'a aucune chance d'imposer son point de vue. Souverain, il continuerait de traiter avec le Canada, mais dans une position plus favorable. Facal souligne à Pratte qu'il trouve révélateur le fait de le voir insister sur la difficulté de la transition vers la souveraineté depuis qu'il est devenu impossible de contester la viabilité du projet. Il lui rappelle aussi que le sort des francophones hors Québec illustre

avec force le peu de cas que fait le Canada des descendants du peuple fondateur.

Le cœur de son argumentation, qui répond point par point à celle de Pratte, repose toutefois sur la réponse à la question suivante: «Quel est le statut politique qui permet le mieux d'aménager et de faire s'épanouir cette identité culturelle [la québécoise, qui englobe la langue, les valeurs, les traditions et les institutions] dans le monde d'aujourd'hui et tel qu'il semble se dessiner pour l'avenir?» Les partisans de la réforme du fédéralisme dans le sens des demandes du Québec n'ont plus d'interlocuteurs dans le reste du Canada. Aussi, selon Facal, la seule option valable est la souveraineté. Elle permettrait une responsabilisation collective qui «nous grandirait psychologiquement, en plus bien sûr de mieux nous outiller». Reprenant la thèse de la fatigue culturelle naguère avancée par Hubert Aquin, il explique que, faute de souveraineté, la préservation de l'identité culturelle devient une responsabilité individuelle, avec les effets pervers qui s'ensuivent. «Chacun porte alors sur lui, écrit-il, le fardeau du destin collectif. Il y a donc enfermement dans l'ethnicité, la récrimination, le repli sur soi, dans des attitudes défensives de «survivance» du groupe, comme on disait jadis.» La souveraineté, en mettant un terme à la concurrence du modèle canadien, nous permettrait d'élaborer nos propres politiques d'intégration, de voter nos lois et de «diminuer l'insécurité des francophones du Québec qui ne seraient plus une minorité, mais une majorité dans leur propre pays».

Qui a raison? Chacun, bien sûr, répondra en son âme et conscience, mais, pour ce faire, il disposera, après avoir lu ce livre rafraîchissant, honnête et plein d'intelligence rédigé par deux argumentateurs redoutables, du meilleur, solutions «lucides» mises à part, des deux camps.

louisco@sympatico.ca

QUI A RAISON?

Joseph Facal et André Pratte
Boréal
Montréal, 2008, 224 pages

SCIENCE

Einstein, une théorie relativement mal reçue

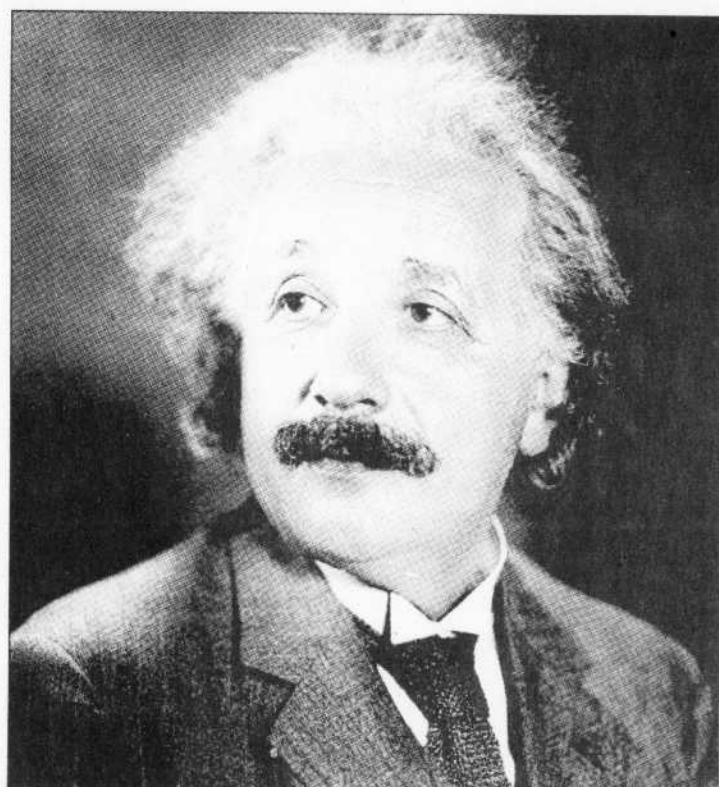
Comment l'opposition aux thèses du physicien se nourrit d'antisémitisme depuis un siècle

AZAR KHALATBAR

«Quand j'étais jeune, je me suis aperçu que mes gros orteils finissaient toujours par trouver mes chaussettes, alors j'ai cessé d'en porter.» Citée en préambule, la phrase est attribuée au savant hirsute qui tire la langue, dont l'image, devenue célèbre, évoque tout à la fois le génie scientifique et le caractère débonnaire. Mais si Albert Einstein est l'homme de son temps, le siècle, lui, ne l'a pas ménagé. Voici donc reconstituée par le polytechnicien Alexandre Moatti, dans son dernier livre *Einstein, un siècle contre lui*, l'histoire de ces décennies d'opposition aveugle, laquelle n'est, étrangement, pas encore complètement éteinte de nos jours.

Durant la première moitié du siècle, traversée par les deux grandes guerres, son argumentation est marquée par l'antisémitisme. Côté allemand, tandis que deux Prix Nobel de physique s'engagent avec les nazis, se définit une «physique aryenne»: basée sur l'expérience et le contact avec la nature, elle s'oppose à une prétendue «physique juive» truffée de formules mathématiques, qui serait donc éloignée de la réalité. L'astronome Bruno Thüring (1905-1989) publie en 1941, sous la houlette de l'Institut de recherche sur les questions juives, un opuscule de 60 pages dans lequel il qualifie la relativité générale de «pensée talmudique». Alors qu'en 1938 la prestigieuse revue *Nature* publie un article qui conclut à l'influence dommageable des Juifs dans la science allemande.

Côté français, ce n'est guère mieux: le président de la République Paul Deschanel se déclare contre la «science allemande» tandis que les membres de l'Académie des sciences menacent de boycotter la conférence d'Einstein programmée par le physicien Paul



Albert Einstein (1879-1955)

Langevin le 3 avril 1922, «de la manière la plus inélégante qui soit», relève Alexandre Moatti. «Ils avaient l'intention de quitter la salle une fois Einstein arrivé! Einstein et Langevin décident d'annuler...»

Globalement, la difficulté à comprendre la relativité générale se confond avec une hostilité dont les racines sont souvent ancrées dans un racisme ordinaire... Quant à l'Académie Nobel, à Stockholm, elle renâcle longtemps: «Einstein est nommé pratiquement chaque année de 1910 à 1921, par des scientifiques de nombreux pays... avant de remporter le fameux prix. Depuis, la relativité générale a été

testée et vérifiée: les effets prédits, aussi subtils soient-ils, ont été mesurés. Bref, jamais la théorie n'a été prise en défaut. Mais l'opposition à

Einstein est toujours d'actualité, même si elle a apparemment changé de nature. Elle est devenue l'apanage de courants «alterscientifiques» qui renouent avec des notions aujourd'hui totalement abandonnées par les physiciens, comme l'existence d'une mystérieuse entité baptisée «éther» qui baignerait l'univers, ou encore le géocentrisme. Alexandre Moatti, polytechnicien lui-même, constate l'étonnante présence de plusieurs polytechniciens au sein de ces courants, «forts de leur formation initiale scientifique reçue parfois cinquante ans plus tôt», écrit-il. À l'instar du Prix Nobel d'économie 1988, Maurice Allais, dont certaines idées ont inspiré le programme du Front national en France et qui a publié dans le numéro d'octobre 2003 de la revue *La Jaune et la Rouge* un article sous-titré «L'effondrement radical et définitif de la théorie de la relativité», où l'auteur conclut: «l'intolérance aveugle et fanatique de certains partisans de la théorie de la relativité a fait perdre un siècle à la pensée physique».

Libération

EINSTEIN, UN SIÈCLE CONTRE LUI
Alexandre Moatti
Odile Jacob
Paris, 2007, 300 pages

THÉÂTRE

Psychologie de cabine

LOUIS CORNELLIER

Le psychomaton, explique Anne-Marie Olivier, «est une cabine semblable à celle d'un photomaton», sauf que les deux dollars qu'on y dépense donnent le droit de se confier à une machine qui ne nous répond que par une citation d'un grand auteur ou personnage. Le psychomaton, c'est aussi le titre de cette pièce de théâtre, jouée pour la première fois en avril 2007 au Périscope, que signe la jeune comédienne et dramaturge de Québec.

Cassière dans une station-service, «l'existentialiste Josée», 32 ans, «du haut de son secondaire cinq», se questionne sur l'existence et sur le sens de la communauté. Son ami Polo, 34 ans, «un patenteux hors pair» un peu délinquant, l'écoute parce qu'il l'aime. Ensemble, pour rendre les gens heureux, ils concevront cet original psychomaton dans lequel défilent, à coup de monologues tristes, désespérés ou hystériques, des personnages en quête de réconfort communicationnel.

L'entreprise, bien sûr, finira en fiasco, mais la mise en scène de cet échec, elle, convainc. Portrait d'une société privée de repères signifiants qui condamne trop d'individus à la solitude et à la détresse. *Le Psychomaton* explore avec une surprenante intensité et une belle originalité un des thèmes fondamentaux du théâtre québécois contemporain, celui de l'incommunicabilité.

Le noble désir d'engagement qui anime la plupart des personnages de cette pièce finit par frapper le mur de l'isolement, de la déroute des valeurs, spirituelles ou autres, et ce n'est pas un «JoJo Savard électrique» ou un «Doc Mailloux métallique» qui pourra insuffer du sens au vide existentiel de ce monde, qui est un peu le nôtre. Y a-t-il une issue?

Collaborateur du Devoir

LE PSYCHOMATON
Anne-Marie Olivier
Dramaturges éditrices
Montréal, 2007, 152 pages

Tout sur la littérature et les auteurs québécois

Abonnez-vous à Lettres québécoises

le magazine de l'actualité littéraire depuis 1976

et recevez en prime (valeur 23 \$)

La gare (roman)

de Sergio Kokis

S'abonner à *Lettres québécoises*, c'est participer à la pérennité de notre littérature. Merci de nous encourager!



1 an / 4 numéros
INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$
INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros
INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$
INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros
INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$
INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 129 • ENTREVUE: HÉLÈNE DORION

| | |
|-------------|--|
| Nom | |
| Adresse | |
| Ville | |
| Code postal | Tél. |
| Courriel | |
| Ci-joint | <input type="radio"/> Chèque <input type="radio"/> Visa <input type="radio"/> Mastercard |
| N° | Expire le |
| Signature | Date |

Retourner à: *Lettres québécoises*

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: 514.525.95.18
Télécopieur: 514.525.75.37 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

Librairie Alire

La librairie Alire vous suggère d'assister au concert Pop de l'orchestre symphonique de Longueuil POUR L'AMOUR DES BEAUTES

Jeu 13 mars 2008 à 20 h | à la Salle Pratt & Whitney Canada Théâtre de la Ville | 150, rue Gentilly Est, Longueuil

Alire, Librairie indépendante agréée | 450.679.8211 | Place Longueuil

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Denis April
Paul et les fées
«Les impatientes»

126 pages, 14 dollars

denis april
paul et les fées
récits

«Les impatientes»
Liber